

re, et les applaudissements soulignèrent toutes les allusions à nos gloires qui sont aussi les siennes.

Nos évêques sont les dignes successeurs de celui qui se dresse dans sa chape de métal ; ils ont le même zèle pour le salut des âmes et le même patriotisme éclairé. Notre peuple en les suivant ne peut ni s'égarer ni s'amoindrir et ces inoubliables fêtes sont un nouveau lien entre tous les membres de la grande famille canadienne.

GINEVRA.

Québec, 24 juin 1908.

UN FRANÇAIS D'OUTRE-MER

LOUIS FRÉCHETTE

Il y a, en ce moment, de l'autre côté de l'Océan, dans un pays qui fut créé par l'intelligence, le dévouement et l'abnégation totale des nôtres, au Canada, de grandes fêtes. A Paris même, le tri-centenaire de la fondation de Québec par Samuel Champlain, sera célébré dignement en Sorbonne. On rappellera les efforts de jadis, le sacrifice des derniers soldats français tombant autour de Montcalm dans les plaines d'Abraham, fidèles quand même à l'honneur de la mère-patrie oubliée.

Et ce sera tout.

Au reste, inutile de discuter. On connaît le mot de ce plat Voltaire, courtisan pensionné du roi de Prusse, sur les "quelques arpents de neige" dont il n'y avait pas à se soucier. Malheureusement pour nous, il s'en trouva qui jouèrent un peu moins au bel esprit et jugèrent que ces "arpents de neige" étaient bons à prendre et à garder. Eternelle réfutation, inévitable, du sophisme trop connu : "cedant arma togæ", sous le mensonge duquel on voudrait nous faire revivre.

Vaincus, abandonnés, les Français de là-bas n'ont pas déserté. Ils se sont attachés à ce sol fécondé par les larmes de rage et le sang des leurs et, aujourd'hui, l'âme de la France vit encore par les plaines et les villes de la patrie canadienne. Là où est le drapeau, là est la patrie, dit la fière et saine devise qu'on apprend

aux jeunes soldats. Les Canadiens, à travers le temps, en ont fait leur. Fidèles malgré l'épreuve, actuellement encore, aux fêtes de chez eux, sur chaque demeure ils arborent le drapeau français.

Mais voici qu'au milieu de la fête des fleurs de deuil sont jetées. Un des plus dignes, un des plus aimés, je dirai même : un des plus grands, vient de mourir. La nouvelle de la mort de Louis Fréchette vient de nous parvenir. Or celui-là était bien, comme on l'appelait, le poète canadien national.

Par ses écrits, par ses beaux vers, si purs de forme, si vibrant d'une âme haute et généreuse, en lui, notre génie, notre langue, notre pays revivait et se prolongeait sur la terre abandonnée. Il n'y a pas un enfant du Canada qui ne sache une page de lui, car c'était le Simple, le Juste par excellence. Il n'y a pas un lettré, dans tous pays, qui ne connaisse son admirable : Légende d'un Peuple.

En 1880, sous la coupole de l'Institut, en séance solennelle, Camille Doucet faisait l'éloge du poète canadien, de ce Français de vieille roche, et aux applaudissements de tous couronnait son œuvre. En France, on fut heureux de ce beau succès, car, par lui, la mère-patrie envoyait à ses enfants perdus un gage d'affection et de foi, gage discret d'aïeule attendrie qui se souvient d'avoir pleuré. Et aussitôt, là-bas, dans les plus humbles demeures des bourgs, comme dans les plus sauvages huttes des hardis trappeurs, la nouvelle se répandit déchaînant une vraie allégresse. Il semblait que les ancêtres, ceux de jadis, morts pour la patrie, avaient dû tressaillir dans leurs tombes. On s'en allait répétant :

—Ceux de chez-nous se souviennent. Notre Louis Fréchette est lauréat de l'Académie française.

L'année dernière, en septembre, j'osai lui adresser un de mes livres, hommage de mon admiration respectueuse. C'était un de ceux que j'aime le mieux, "La Route s'achève", parce que là j'y conte ma vie errante dans les grands sables du Sud, ma vie plus mêlée, plus attentive, plus dévouée à mes hommes, à tous ceux de France qui, avec une tenue admirable, accomplissaient leurs années de service militaire dans

ces solitudes brûlées que j'ai tant parcourues et aimées.

En octobre, par l'intermédiaire de mon éditeur, je reçus de lui quelques lignes sur une carte postale. Il était au Sanatorium de Blois, à Trois-Rivières, et trop souffrant pour écrire longuement. Mais avec quelle bonté, d'un seul mot, il appréciait cet humble livre qui était allé le trouver sur son lit de douleurs !

"Votre envoi a fait les délices d'un pauvre malade. Merci, merci mille fois !"

Quelques semaines après, en novembre, je recevais un de ses derniers : "La Noël au Canada". Des quelques lignes trop flatteuses qu'il avait eu la très grande bonté d'inscrire sur la première page, à mon adresse, je ne citerai que ceci qu'il savait bien devoir éveiller en moi de profondes et émouvantes résonances : "Hommage d'un Français d'outre-mer." Ah ! aussitôt, comme je fus gagné à toute l'œuvre et comme je l'aimais déjà ce grand poète — qui se souvenait et se réclamait de nous !

Et ce livre est bien toute son âme, livre plein de contes charmants, plein des légendes de là-bas, — hélas ! livre aussi d'un homme que la maladie terrasse, qui se sent arrivé au soir de la vie et veut fixer inoubliables, comme pour lui seul, de chers et touchants souvenirs.

Noëls de joie, Noëls de deuil, il les dit tous avec son cœur. Chacun de ses enfants y a sa page, sa page de "quand il était petit", page délicate, émue, où se révèle toute sa tendresse de père, — et qu'ils ne pourront relire maintenant qu'à travers leurs larmes.

Quelle mélancolie dans la dédicace : "A mes enfants qui ont grandi trop vite" ! Et comme on se prend à l'aimer déjà, sans l'avoir jamais vu, ni encore lu !

Aussi, est-ce avec respect, avec piété, — je ne crains pas de l'écrire, — que je lus "Noël du Canada", en famille, un soir, dans le grand calme de mon cabinet de travail. Je dus même la faire à haute voix. Les enfants ravis, en voulaient leur part.

Après, je ne sais au juste ce que je lui écrivis, mais voici sa réponse. Comme tout son cœur adorable et charmant s'y donne et dans la plus belle simplicité !